

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 60

Number 1 *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*

Article 7

12-1-2003

Black Polar

Françoise Naudillon

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Naudillon, Françoise (2003) "Black Polar," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 60 : No. 1 , Article 7.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol60/iss1/7>

This Étude de Linguistique et de Littérature is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Françoise NAUDILLON
Concordia University

Black Polar¹

Résumé : Nous proposons de présenter quelques exemples de romans policiers francophones écrits par des auteurs venus d'Afrique subsaharienne ou du Maghreb, et en particulier la série policière de Yasmina Khadra, écrivain algérien. Nous présenterons aussi quelques mécanismes de transformation, d'appropriation et de transmutation d'un genre littéraire bien défini, de même que quelques pistes sur les thématiques abordées par ces auteurs.

Achille Ngoye, Algérie, paralittérature, roman policier, Tobie Nathan, Yasmina Khadra

Black polar

Les littératures francophones produites par des auteurs et des auteures issus du Maghreb, de l'Afrique noire ou des Antilles sont arrivées à une sorte de maturité. Un des signes en est la diversification des genres abordés. Au-delà des genres traditionnels que sont le roman, le théâtre, la poésie ou l'essai, on peut lire aujourd'hui des livres qui s'apparentent au paralittéraire : romans roses, romans de gare ou roman policier. Nous présenterons quelques exemples de romans policiers francophones écrits par des auteurs venus d'Afrique subsaharienne ou du Maghreb... Nous montrerons enfin quelques mécanismes de transformation, d'appropriation et de transmutation d'un genre littéraire bien défini et qui a depuis longtemps conquis ses lettres de noblesse, par des écrivains dont la tradition culturelle est différente (Europe/Amérique du Nord). Après avoir esquissé une histoire du genre, il s'agit de suivre quelques pistes sur les thématiques abordées par ces auteurs.

¹ Cet article fait suite à la communication « Pistes pour une étude du roman policier francophone du Maghreb, de l'Afrique et des Antilles » présentée à San Diego, ALA, 28^e colloque, du 3 au 7 avril 2002.

Nous nous intéresserons en particulier à l'écrivain algérien Yasmina Khadra, auteur d'une série policière de cinq romans mettant en scène le commissaire Llob. Yasmina Khadra, par son profil biographique et sociologique, par la médiatisation dont il fait l'objet, est à bien des égards l'écrivain emblématique de ce changement de paradigme littéraire.

Nous ne nous lancerons pas ici dans une théorie du roman policier comme genre littéraire. Les travaux d'auteurs comme Yves Reuter, Marc Lits, Jean Bourdier, pour ne citer que ceux-là, sont particulièrement éclairants dans ce domaine. Nous nous contenterons pour caractériser ce type de fiction de la définition qu'en donne Yves Reuter :

Le roman policier peut être caractérisé par sa focalisation sur un délit grave, juridiquement répréhensible (ou qui devrait l'être). Son enjeu est, selon les cas, de savoir qui a commis ce délit et comment (roman à énigme), d'y mettre fin et/ou de triompher de celui qui le commet (roman noir), de l'éviter (roman à suspense). (Reuter, 1997 : 9-10.)

Par ailleurs, comme l'écrit Marc Lits,

Une particularité essentielle de la littérature policière par rapport à d'autres récits [est que] la quête n'y est pas orientée vers un objet extérieur qu'un déplacement géographique et donc narratif permet d'atteindre, mais est une enquête limitée à ce qui est inscrit dans le texte, avant que le récit ne commence. (Lits, 1999 : 74.)

Qu'est-il donc inscrit dans les romans policiers francophones, avant même que le récit ne commence?

Polar, vous avez dit polar?

Si le roman policier français est né, selon les critiques (voir Reuter, 1997), dès 1863, avec *L'affaire Lerouge* publié par Émile Gaboriau dans le journal *Le Pays*, Achille Ngoye, premier écrivain d'origine africaine à être publié dans la célèbre collection « Série noire » de Gallimard, le sera seulement en 1996. Cette intrusion chez un éditeur prestigieux marque la reconnaissance d'une nouvelle école littéraire dont Achille Ngoye apparaît comme le chef de file. Avec *Agence Black Bafoussa* (1996) et *Sorcellerie à bout portant* (1998), l'écrivain du Congo-Kinshasa renouvelle et dynamise les recettes du genre.

En fait, les tentatives d'écriture de romans policiers par des Africains datent des années 1960 (Ricard, 1976 : 51-53) : les romans feuilletons de Felix Couchoro publiés dans *Togo Presse*, comme « Ici bas tout se paie » (du 15 décembre 1967 au 16 janvier 1968) ou « Gangsters et policiers » (du 31 août 1967 au 28 octobre 1967); pour les écrivains algériens, on pourrait remonter aux six romans de Youcef Khader, qui mettent en scène Mourad « SM 13 », un agent secret en lutte contre les Israéliens, publiés entre 1970 et 1972, si l'on admet qu'il existe une parenté entre roman policier et roman d'espionnage.

Dans les années 1970, en France, avec *Nada* (1972), Manchette avait ouvert la voie d'un genre qu'il a baptisé, peut-être par dérision, le « néo-polar ». Si l'on devait caractériser rapidement le « néo-polar », ce serait la prise en charge immédiate des problèmes de la société contemporaine : terrorisme, ghetto des banlieues, montée des racismes, problèmes environnementaux, montée de l'extrême droite... On pourrait parler — ce serait même une tautologie — de polar sociologique. De cette nouvelle génération on distingue ces écrivains publiés dans la « Série noire » : Daeninckx, Naudy, Oppel, Pennac, Deltheil ou Benacquista. Mais aussi chez Rivage, Alix de Saint-André, Pascal Dessaint, Daniel Picouly et Tobie Nathan. Ce dernier, ethnopsychiatre, est l'un des premiers auteurs d'ethnopolar, école dont se réclame Achille Ngoye.

L'apparition de « l'ethnopolar » semble en effet une étape importante dans l'économie de ce genre littéraire :

Tout se joue — c'est l'apport original du récit à caractère policier — entre deux désirs raisonnés; entre un déni des règles instituées au nom de la souveraineté des êtres et la soumission à ces mêmes règles au nom d'une suprême intelligence. La raison s'oppose aux raisons, l'ingéniosité rivalise avec le savoir (Fernandez Recatala, 1983 : 10).

Ce déni des règles instituées par la société crée un chaos dont le roman policier décrit les méandres et les dangers, tout en proposant une solution, plus ou moins acceptable, du retour à l'ordre des choses. Cette plongée dans le chaos social est toujours l'occasion de rappeler la règle ou les règles qui régissent le monde. Mais quel monde?

Selon la règle de Mandel dite de la « diversification extérieure »,

Le service que pouvait offrir le roman policier, en dehors de la distraction pure et simple, était une connaissance spécialisée, condensée et standardisée d'un des innombrables domaines de l'activité humaine. La liste n'a pas cessé de s'allonger depuis la fin des années 30, début des années 40 [...] et au début des années 80. (Mandel, 1987 : 102.)

Ce « service » de connaissances spécialisées pouvait toucher aussi bien l'art de la médecine légale que la culture des orchidées, voire la fabrication de logiciels informatiques, mais aussi le voyage. Voyages dans toutes sortes de contrées avec des habitants aux mœurs loufoques où l'exotisme a sa part. La série des romans de gare SAS, écrits sous le pseudonyme de Gérard de Villiers, quoique relevant davantage du roman d'espionnage que du roman policier, est un exemple des excès auxquels conduit l'exploitation de cette veine.

Outre l'avènement du thème du voyage dans le polar, il faut aussi évoquer celui du roman policier à caractère historique dont Balzac, avec *Une ténébreuse affaire*, fut l'un des inventeurs. Plus récemment, mentionnons les romans de l'écrivain allemand Heinz Dieter Stövers (*CTV in Dienste der Cäsaren*), qui se déroulent sous la République romaine du V^e siècle avant Jésus-Christ, ou encore *Le nom de la rose* d'Umberto Eco, qui se déroule dans un monastère italien du XIV^e siècle.

Ces deux courants, celui du voyage et celui de l'histoire, débouchent paradoxalement sur l'ethnopolair. En effet, ce genre particulier met en scène des personnages d'une civilisation autre que la civilisation occidentale. Le lecteur se transforme alors insensiblement en ethnographe. On peut penser que l'avènement de l'« ethnopolair » est une solution qui a permis de sortir de l'impasse du roman policier considéré comme un champ d'études — certes plus ludique que l'aride traité universitaire — des activités et des connaissances humaines.

Ethnopolair

L'ancêtre du genre, sur un mode caustique et parodique, est sans doute Chester Himes qui, dans les années 50, a fait les

beaux jours de la célèbre collection noire de Gallimard. En mettant en scène les personnages de Ed Cercueil et de Fossoyeur, les deux détectives noirs de Harlem, Himes cherchait sans doute, comme il l'a confié lors d'entretiens accordés à Michel Fabre, à introduire de façon ironique la critique de la condition faite aux Noirs dans l'Amérique blanche et raciste :

Lorsque je décris Harlem et la vie qui s'y déroule, dit Chester Himes, dans la misère et le dénuement moral, mais aussi dans une indubitable joie de vivre de tous les instants, bon nombre de mes personnages sont des délinquants, des victimes ou des criminels. Mais la plupart n'ont qu'une vision confuse de l'oppression qu'ils subissent, de ses mécanismes et des rapports entre l'exploitation économique et le racisme... Tout cela fait partie de leur vie quotidienne, mais ils n'y pensent pas tous les jours de façon précise et claire; ils sont trop occupés à survivre, à vivre comme tout un chacun, manger, boire, faire l'amour, passer du bon temps avec les copains, courir les filles... Ils sont essentiellement humains. (Fabre, 1986 : 199.)

En effet, dans ses romans, l'image du Blanc comme celle du Noir sont une caricature paroxystique de l'affrontement racial qui se résout dans une violence « Hénorme ».

Aux États-Unis, le détective d'origine sioux, apache, navajo ou mexicaine menant ses enquêtes dans sa communauté d'origine ou dans la communauté wasp est, depuis les années 1980, devenu un personnage familier du polar. C'est le cas de Jim Chee et du lieutenant Joe Leaphorn, personnages créés par l'Américain Tony Hillerman. Ce type de personnage est porteur d'une vision du monde souvent présentée comme plus onirique et plus mystique que celle du détective privé traditionnel. Il n'est pas rare que l'enquête se déroule sur un mode très différent des méthodes d'investigation traditionnelles fondées sur la raison et la logique. L'appel aux ancêtres, la transe mystique, le rappel de vieilles cérémonies, la convocation d'un mode de pensée aux antipodes de la raison occidentale sont de puissants facteurs de dépaysement pour le lecteur. L'immersion dans une antique sagesse en même temps qu'une critique subtile des vieux schémas occidentaux font le succès de ces romans.

En France, ce genre fut donc illustré au début des années 1990 par le psychiatre Tobie Nathan qui, à partir d'analyses menées avec des patients d'origine africaine ou nord-africaine,

dut s'adapter à l'univers culturel et mental de ses malades et oublier les méthodes freudiennes de la psychanalyse occidentale. Le psychiatre pénétra ainsi l'univers des djinns, succubes et autres esprits maléfiques qui tourmentaient ses malades, pour bientôt faire alliance avec les guérisseurs traditionnels que sont les marabouts et autres sorciers. Cette expérience captivante permit à Nathan d'introduire l'ethnopolar en France. En effet, on doit se demander quelle fut l'influence de la publication par l'ethnopsychiatre d'un roman qualifié d'ethnopolar (*Saraka bo* de Tobie Nathan) et de la controverse qu'il suscita (dans ce texte, en effet, la résolution de l'énigme passe par une enquête ethnographique où la culture et les croyances du personnage principal d'origine sénégalaise sont le moteur de l'intrigue) dans l'accueil et la lecture réservés au roman policier francophone du Maghreb, de l'Afrique et des Antilles. L'irruption de l'irrationnel ethnique dans la citadelle de la rigueur et de la déduction, c'est la révolution du black polar.

Si Himes apparaît bien comme l'ancêtre de l'ethnopolar, dans un style volontairement outrancier, il fut aussi, en France, le premier romancier noir publié dans la « Série noire » de Gallimard, à l'époque dirigée par Marcel Duhamel. Il faudra attendre 40 ans, en 1996, pour que cette même collection accueille pour la première fois un écrivain d'origine africaine : Achille Ngoye, avec son roman *Agence Black Bafoussa*, suivi de *Sorcellerie à bout portant* (1999) puis de *Ballet noir à Château rouge* (2001). Cet accueil des écrivains africains se poursuit, en 2002, avec la publication du roman *Kouty, mémoire de sang* de la jeune Malienne Aïda Mady Diallo, première femme africaine accueillie dans la Série noire.

Cette irruption du polar africain chez Gallimard est symbolique à plus d'un titre et marque la plasticité du genre policier, mais aussi l'évolution d'un public moins demandeur d'exotisme que poussé par une réelle curiosité à l'égard d'autres univers civilisationnels, de même que la capacité des éditeurs à s'adapter à la demande d'un public nombreux. Les années 1990 ont vu se multiplier les collections policières chez les éditeurs : par exemple, L'Harmattan accueille aussi bien des écrivains du Maghreb, d'Afrique noire que d'Amérique latine; le Serpent à plumes, pour sa part, a lancé en 1998 la collection « Serpent noir ». Parmi les

trois premiers romans de la collection figurait le roman de l'écrivain congolais Bolya intitulé *La polyandre*, bientôt suivi en 2000 des *Cocus posthumes*. Dans la même veine, les éditions Mercure de France demandent à leurs auteurs de s'essayer au genre policier, avec plus ou moins de bonheur. C'est ainsi que Raphaël Confiant, écrivain martiniquais, s'est plié à l'exercice avec ses romans *Le meurtre du samedi Gloria* et *La dernière java de Mama Josepha*, mettant en scène le personnage de l'inspecteur Dorval. C'est le début du black polar.

Black Polar

Il s'agit maintenant de s'interroger sur ce nouvel avatar de l'ethnopolar, dont les auteurs, contrairement à ce qui se pratiquait dans la vague précédente, se font en quelque sorte, à travers le roman policier, non seulement les ethnographes de leur propre culture mais aussi l'incarnation d'une certaine raison critique, critique politique, sociale et philosophique du monde qu'ils dépeignent. Plus précisément, on pourrait se demander si ces auteurs, tout en renouvelant les horizons imaginaires du roman policier, ne pratiquent pas un renouvellement du genre à travers le traitement des personnages, de la langue, de l'atmosphère et du décor, du sexe, de la violence et de l'enquête policière elle-même.

Pendant longtemps, le polar fut avant tout le roman de la jungle urbaine. Les fortes densités humaines dans les grandes métropoles favorisent les excès, la violence et les crimes. Par-delà le roman d'investigation, dont Sherlock Holmes reste le personnage emblématique, où ce qui compte est le raisonnement de l'investigateur, la grande richesse du polar est dans la peinture de ces communautés urbaines. L'écrivain américain G. K. Chesterton en avait eu du reste l'intuition : « Le roman policier est l'Illiade de la grande ville » (Chesterton, 1901 : 38-39)

En investissant le genre, les écrivains d'origine non occidentale ont ouvert un champ neuf.

Décors

Le décor change. Il peut être, comme chez Achille Ngoye dans son premier polar, l'étude de la périphérie des villes européennes,

les banlieues où se concentrent les populations issues de l'immigration, dans un mélange souvent détonnant. Ce phénomène récent, dit de la « violence des banlieues », qui fait souvent la une des journaux télévisés, est ainsi investi pour offrir des images qui échappent aux clichés habituels. Plus originale encore est la peinture d'une autre jungle urbaine, celle des mégapoles du tiers-monde où se côtoient à la fois l'ordinateur, le téléphone portable et la sorcellerie. Dans son deuxième roman policier chez Gallimard, *Sorcellerie à bout portant*, Ngoye dépeint la ville de Kinshasa sous le régime mobutiste agonisant. L'étude des communautés secrètes et de leurs rites au sein même de la ville européenne est proposée dans le roman de Bolya, *La polyandre*. Une nouvelle galerie de personnages apparaît, à la lisière de deux mondes, de deux cultures. Mais c'est aussi la peinture d'une Afrique méconnue et contemporaine, comme celle des seigneurs de guerre touareg esclavagistes qui sévissent encore aujourd'hui au Mali dans *Kouty, mémoire de sang* d'Aïda Mady Diallo.

Recettes

Les romans policiers francophones du Maghreb, de l'Afrique et des Antilles semblent recourir aux recettes traditionnelles du genre. Abasse Ndione, l'infirmier du Sénégal, publiait dès les années 1970 *La vie en spirale*, qui narre l'histoire d'un jeune vendeur de cannabis dans une sorte de *road movie* décapant où se révèlent des personnages truculents en même temps que les pouvoirs de la spirale bleutée de la fumée du « yamba ». Pour sa part, Iba Dia, avec *Fureur noire à Kango* ou *Les nuits rouges de Dakar* (Nouvelles Éditions africaines), plante l'action dans le décor urbain d'une Afrique beaucoup moins bucolique que dans la littérature plus classique. Le Sénégal apparaît avec le Congo-Kinshasa comme le pays d'Afrique où ce genre se développe le plus, comme en témoigne le festival « Polar à Dakar ». Ces deux pays connaissent en effet, l'un un changement politique où chacun veut reconnaître un véritable avènement de la démocratie, l'autre, depuis la chute du dictateur Mobutu, une guerre civile et une instabilité politique aiguës. La naissance du polar dans ces pays est apparemment liée à l'évolution politique. Le polar est sans doute pour ces auteurs un moyen de révéler à un moment plus dense de l'histoire d'un peuple l'ordre secret et l'état du

corps social en explorant ses tabous les plus ultimes, liés au sexe, à la mort et aux pratiques les plus irrationnelles en apparence.

Duplications

Mouloud Akkouche, Français d'origine algérienne, met quant à lui en scène, entre autres dans *Avis déchéance* (Gallimard, 1998), Nassima Benarous, beurette femme flic et philosophe qui enquête dans les milieu toxicomanes de Paris; Raphaël Confiant met en scène dans ses deux romans (*Le meurtre du samedi Gloria*, *La dernière java de Mama Josépha*) l'inspecteur Dorval; tandis que le commissaire Llob est à la fois le personnage principal de cinq romans et l'auteur putatif de deux des romans de l'Algérien Yasmina Khadra. Ce recours à un personnage récurrent de policier ou d'enquêteur est aussi le choix de Bolya avec l'inspecteur nègre ou d'Abel Sime, écrivain camerounais, dans *Le passé composé du crime* avec l'inspecteur Bokar.

Au-delà de la recette éditoriale qui veut que lorsqu'un roman a du succès, les lecteurs aiment bien retrouver leur personnage favori, ces différents enquêteurs ont tous comme caractéristique d'être de piètres Sherlock Holmes. Ils ne dirigent pas l'enquête mais se laissent diriger par elle. C'est l'occasion pour les écrivains de dresser une galerie de portraits et une peinture de mœurs où le grotesque côtoie la dérision, où le rire grinçant permet de dire crûment ce qui peut-être serait affadi dans un contexte de littérature général. Les tortures, les pratiques de sorcellerie, les rituels de divination, les sexualités magiques se succèdent quels que soient les décors choisis.

Yasmina Khadra est un exemple particulièrement réussi de la mise au monde et de la médiatisation d'un auteur de polars, ici algérien. Son aventure personnelle, éditoriale et médiatique, et même la polémique qui accompagna la sortie de chacun de ses livres sont révélatrices de l'importance de ce nouveau courant littéraire.

Les masques de Yasmina

Il est en effet intéressant de constater que l'essor du roman policier algérien francophone, dont Yasmina Khadra est le meilleur représentant, se fait dans les années 90, dans un pays en proie à une violence inédite avec des attentats qui éprouvent durement la population civile. Situation confuse et tragique dont l'issue aujourd'hui encore ne se précise pas. Pour ajouter à la confusion, l'auteur au pseudonyme féminin est un homme. L'humaniste désabusé se révèle un militaire spécialiste des opérations secrètes contre les islamistes, chef de cette guerre de l'ombre qui hante l'Algérie depuis 1993.

Yasmina Khadra est sans doute l'écrivain le plus singulier passé sous le feu des médias à la fin du dernier millénaire. Auteur de romans policiers et ancien militaire, il a longtemps écrit sous un pseudonyme féminin. Officier gradé, l'homme est de petite taille, sec et d'une musculature nerveuse dont on devine l'énergie. Le regard se cache derrière les lunettes, mais la voix trahit la sensibilité à vif.

Déjà inclassable, le portrait se brouille quand l'homme décide de faire son *coming out* et que son visage tout à coup s'étale à la une des médias. Avec la publication de *L'écrivain*, l'homme derrière la femme de la couverture de carton se livre à son public. L'homme ne se renie pas. Militaire il est et sera, fidèle à un idéal, à son pays. L'image devient confuse. Comment le discours critique, politique, engagé qui se transmet à travers ses portraits romanesques de la société algérienne, à travers un univers nuancé, sensible, pris de l'intérieur, peut-il se concilier avec l'image de ce petit homme, dont on devine qu'il a peut-être, dans le cadre de ses fonctions, tué, emprisonné, interrogé des suspects... Dont on sait qu'il a combattu les islamistes, les terroristes en Algérie et qu'il a cru et croit encore en ce combat.

La complexité algérienne est tout entière résumée dans le parcours du plus médiatique des écrivains algériens de ces dernières années. Aussitôt publiés, ses romans sont traduits dans onze langues. Du jamais vu. Provoquant la fascination ou la répulsion, Yasmina Khadra ne laisse personne indifférent. Sa démission spectaculaire de l'armée algérienne, son installation

en France avec sa famille, sa croyance inébranlable dans le pouvoir des mots et de la littérature sont sans doute la marque d'un tempérament entier dont on trouve les échos dans le portrait systématique d'une société algérienne en proie à une guerre civile depuis 10 ans.

« Je suis un écrivain engagé » nous assure l'auteur. Un écrivain engagé, qui a choisi le roman policier comme un de ses moyens d'expression. Il est bien difficile ici de dissocier, comme le recommandait Proust dans le *Contre Sainte-Beuve*, le colonel Moulessehoul, témoin, acteur de l'histoire toute contemporaine de l'Algérie, dont on aura la véritable trame dans cinquante ans à l'ouverture des archives secrètes, de Llob, le héros du quintet publié à ce jour sous les titres *Le dingue au bistouri* (1990), *La foire* (1993), *Morituri* (1997, ici abrégé *M* dans les références), *Double blanc* (1997, abrégé *DB*) et *L'automne des chimères* (1998, abrégé *ADC*) de Yasmina Khadra, dont le nom est inscrit sur la couverture, ou de *L'écrivain*, cette autobiographie apparente qui raconte le récit d'une vocation, mais qui s'arrête justement quand commencent l'Histoire et l'histoire personnelle qui nourrissent le récit policier. L'enquête personnelle semble ainsi s'être muée en enquête criminelle. En effet, la polémique a éclaté en 2001 avec la publication du livre de Habib Souaidia, *La sale guerre* (Paris, La découverte), dans lequel l'armée algérienne est accusée d'avoir elle-même perpétré des massacres contre la population civile. La position de Khadra qui affirme sa fidélité à l'armée reste ferme :

— Pour résumer vos propos, vous défendez l'armée uniquement à propos des massacres de civils?

— Uniquement. Je n'ai jamais dit que l'armée était angélique. Je n'ai jamais dit que l'armée était au-dessus de tout soupçon, ni qu'elle était entièrement républicaine. Je n'ai jamais parlé de ça. Tout ce que j'ai dit, c'est que tous les massacres, sans exception, sont l'œuvre des intégristes. (« L'interview d'Algeria Interface : Yasmina Khadra », Paris, 7 février 2002.)

Cette multiplication des masques et de fausses pistes pourrait à elle seule inspirer un psychanalyste. Elle est à l'image de la littérature policière qui sait jouer des miroirs et des mises en abîme. De cet univers riche et fascinant, multiple et chatoyant, prenons la mesure de la place de l'histoire et du temps. Yasmina Khadra appartient au courant du roman policier que Deleuze (1995) appelle le roman-mystère :

Ce qui donne l'impulsion au conte de Poe comme au roman de Manchette et de tous les bons romans « policiers » en général, c'est précisément cette inconnue qu'il va falloir mettre au jour. C'est en quoi le concept de roman-mystère nous paraît le mieux approprié pour personnaliser cette vision typique dont la fonction littéraire et sociale reste de lever le voile sur la part la plus enfouie des hommes et des sociétés au sein desquelles ils vivent ou survivent, démontrant leurs petits vices privés pour mieux démonter leurs grandes vertus publiques. Ce n'est sans doute pas un hasard si toutes les dictatures de ce siècle (fascistes, nazie, stalinienne) ont systématiquement muselé voire brûlé les ouvrages de ceux qui, s'étant frayés un chemin romanesque à pas de loupes ou à coups de revolver, ont cherché à mettre en lumière les dysfonctionnements particuliers ou collectifs. (Deleuse, 1995 : introduction.)

Khadra s'installe de façon tonitruante dans la tradition instaurée par Marcel Duhamel depuis 1945, dont les caractéristiques se déclinent comme suit : « Au plan du fond ensuite, autrement dit de l'histoire elle-même qui passe de l'énigme à l'intrigue tout en conservant le mystère qui se déplace de l'individuel au collectif, de la déduction à l'induction. » (*Ibid.*)

Les romans policiers de Yasmina Khadra sont ainsi d'abord les romans d'une ville : Alger. Alger est sans aucun doute l'héroïne principale des romans de Khadra. Les évocations de cette ville partagée entre un passé fastueux et un présent monstrueux sont empreintes de nostalgie et de poésie en même temps qu'est dénoncée la violence criminelle qui y règne. Du passé :

Il fut un temps où de mon mirador de patriote zélé, il me semblait que la noblesse naissait de ces gourbis meurtris par la guerre et les déconvenues [...] C'était le temps où Alger avait la blancheur des Colombes et des ingénuités, où, dans les prunelles de nos mioches, les horizons de la terre venaient se refaire une virginité [...] (*M* : 30-31)

...au présent : « Regardez-moi cette ville. Elle croule d'insignifiance. Impersonnelle, anonyme, roturière. On dirait une maquette vermoulue » (*DB* : 17);

Aujourd'hui, de sous les décombres des abus, la Nation retrouve ses robes sur des avortons terrifiants, et mon havre de fierté supplante en laideur la plus horrible des barbaries. [...] Désormais dans mon pays, à quelques prières du bon Dieu, il y a des jours qui se lèvent uniquement pour s'en aller, et des nuits qui ne sont noires que pour s'identifier à nos consciences (*M* : 30-31);

Alger cuve son chagrin comme un clodo son vin frelaté. Ramassée sur elle-même, elle s'escrime à contenir ses soubresauts pour ne pas éclater (*DB* : 44).

La ville est devenue à la fois la victime et la meurtrière : « À Alger, dès que vous quittez votre bureau ou votre gourbi, vous êtes en terre hostile (ADC : 27); « Alger n'inspire plus les noctambules. Ses nuits sont hantées » (ADC : 37) et d'autre part, « Alger mobilise ses lumières pour dissuader les ténèbres de s'installer définitivement dans les mentalités » (ADC : 110). En même temps que la ville se décompose : « Alger me paraît aussi insondable qu'un monde parallèle » (ADC : 35).

Car la ville tue. Plusieurs attentats islamiques sont évoqués dans les romans : « En bas la ville ne finit pas de rafistoler ses smalas. Dans la brume caniculaire, elle ressemble à un immense chantier » (DB : 131); un chantier qui mortifère : « Des torches humaines s'enfoncent dans la nuit, le geste plus déchirant que le cri. En quelques minutes, le belvédère se transforme en cauchemar, et l'enfer m'a paru moins inclément que le purgatoire que voici » (ADC : 114).

Par ailleurs, l'auteur donne une cartographie très précise d'Alger où se distinguent Hydra, le quartier riche de Bab el Oued, le quartier pauvre, la place du 1^{er} mai, le boulevard Mohamed V, et même le monument national, le Maqam, où « le soleil se complique l'existence » (DB : 44).

Ce sont dans les transformations de la ville, qu'elles soient des villes occidentales (voir le Paris décrit par un Bolya ou les villes de banlieues décrites par un Mouloud Akkouche et un Achille Ngoye) que se lit le mieux en effet l'originalité des black polars, les romans policiers du Sud.

Roman de la dystopie, quelle que soit l'épithète minimaliste dont on l'affuble (policier, criminel, noir, suspens, polar, thriller, etc.), le roman-mystère dérange parce qu'il ne laisse jamais les êtres et les choses romanesques dans l'état où il les a lui-même plongés. Avec lui, tous les secrets gravitant autour de la Sainte Trinité sociétale (argent-sexe-politique) tombent sous le coup de sa loi et passent par le tamis des aveux. (Deleuse, 1995 : *op.cit.*)

Tard venus dans le monde du développement industriel, des industries industrialisantes, de la pollution, des concentrations urbaines, de l'exode rural et des démocraties en crise, les pays du Sud rattrapent leur retard à grands pas. Le roman policier en épouse l'évolution tout en en précisant les formes et les modèles.

Le développement étonnant de ce genre littéraire au cours des dix dernières années est entre autres la preuve la plus touchante de la volonté de clarification du réel et du travail de ces écrivains qui poussent leurs sociétés à passer aux aveux.

Françoise Naudillon est professeure adjointe au Département d'études françaises de l'Université Concordia, à Montréal. Ses domaines de recherche sont la réception des littératures francophones, la littérature francophone et le multimédia, la paralittérature et le roman policier francophone. Elle est l'auteure de *Les masques de Yasmîna* (Paris, Nouvelles du Sud, 2002), de *Tristes tropismes* (Paris, Nouvelles du Sud, 1998) et de *Jean Metellus* (Paris, L'Harmattan, 1994), de même que de plusieurs articles et chapitres de livre.

Références

Ouvrages critiques

BOURDIER, Jean (1996). *Histoire du roman policier*, Paris, Éditions de Fallois.

CHESTERTON, G. K. (1901). « A Defense of the Detective Stories », dans *The Defendant*, Londres, R. B. Johnson, traduit dans Uri EISENZWEIG (1986). *Le récit impossible*, Paris, Bourgois : 38-39.

DELEUSE, Robert (1995). *Le polar français : Introduction aux romans policier et noir français*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, Direction générale des Relations culturelles, scientifiques et techniques <<http://www.france.diplomatie.fr/culture/france/biblio/folio/polar/index.html>>.

FABRE, Michel (1986). « Entretien avec Chester Himes », dans Roger MARTIN, *Panorama des maîtres du polar étranger*, Paris, éditions de l'Instant.

LITS, Marc (1999). *Le roman policier*, Liège, éditions du CEFAL.

MANCHETTE (1996). *Chroniques*, Paris, Rivages.

MANDEL, Ernest et autres (1987). *Meurtres exquis, une histoire sociale du roman policier*, Montreuil, PEC-La brèche.

NATHAN, Tobie (1993). *Saraka bo*, Paris, Rivages noir poche n° 186.

FERNANDEZ RECATALA, Denis (1983). *Le polar*, Paris, M.A (coll. « Le Monde de... »).

REUTER, Yves (1997). *Le roman policier*, Paris, Nathan université.

RICARD, Alain (1976). « Naissance d'un genre : le roman policier en Afrique de l'Ouest », *Recherche, pédagogie et culture*, Paris, n° 25, août-septembre : 51-53.

Roman policiers Afrique noire

BOLYA (2000). *Les cocus posthumes*, Paris, Serpent noir.

-- (1998). *La polyandre*, Paris, Serpent noir.

DIA Iba (s.d.). *Fureur noire à Kango*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines.

-- (s.d.). *Les nuits rouges de Dakar*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines.

DIALLO, Aïda Mady (2002). *Kouty, mémoire de sang*, Paris, Gallimard.

NDIONE, Abasse (1984). *La vie en spirale*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines.

N'GOYE, Achille (2001). *Ballet noir à Château rouge*, Paris, Gallimard.

-- (1998). *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard.

-- (1996). *Agence Black Bafoussa*, Paris, Gallimard.

SIME, Abel (1997). *Le passé composé du crime*, Paris, L'Harmattan.

Antilles

CONFIANT, Raphaël (1999). *La dernière java de Mama Josepha*, Paris, éd. des Mille et une nuits.

-- (1996). *Le meurtre du samedi Gloria*, Paris, Mercure de France.

Maghreb

AKKOUCHE, Mouloud (1998). *Avis déchéance*, Paris, Gallimard.

KHADRA, Yasmina (2001). *L'écrivain*, Paris, Julliard.

-- (1998). *L'automne des chimères*, Paris, Baleine.

-- (1997). *Double blanc*, Paris, Baleine.

-- (1997). *Morituri*, Paris, Baleine.

-- (1993). *La foire*, Alger, Laphomic-Alger.

-- (1990). *Le dingue au bistouri*, Alger, Laphomic-Alger.